



Je laissai tomber ma tête dans mes mains. (Page 830.)

fasse pas attendre. Ce n'est pas amusant de demeurer ici, il n'y passe pas une seule femme.

— Chut! dit Athos : on nous écoutait.

— La suite au prochain numéro. —

## MÉMOIRES DE JOSEPH GARIBALDI

PAR

ALEXANDRE DUMAS

(Suite.)

Ma proposition fut adoptée, et je fus chargé d'y donner suite.

Seulement, en y réfléchissant, j'y introduisis les modifications suivantes :

Je fis faire, par un habile charron nommé de Abreu, huit énormes roues d'une solidité à toute épreuve, avec des moyeux proportionnés au poids qu'elles devaient supporter.

A l'une des extrémités du lac, — celle qui est opposée à Rio-Grande du Sud, c'est-à-dire au nord-est, — il existe, au fond d'un ravin, un petit ruisseau qui coule de la lagune de Los Patos dans le lac Tramandaï, sur lequel il s'agissait de transporter nos deux lancions.

Je fis descendre dans ce ravin, en l'immergeant le plus possible, un de nos chars; puis, de même que nous faisons pour les transporter par-dessus les bancs de sable, nous soulevâmes le lancion, jusqu'à ce que la quille reposât sur le double essieu. Cent bœufs domestiques, attelés aux timons à l'aide de nos plus solides cordages, furent excités à la fois, et je vis, avec une satisfaction que je ne puis rendre, le plus grand de mes deux bâtiments se mettre en marche comme un colis ordinaire.

Le second char descendit à son tour, fut

chargé comme le premier, et, comme le premier, s'ébranla heureusement.

Alors les habitants jouirent d'un spectacle curieux et inaccoutumé, celui de deux bâtiments traversant en charrette, et trainés par deux cents bœufs, un espace de cinquante-quatre milles, c'est-à-dire dix-huit lieues, et cela sans la moindre difficulté, sans le plus petit accident.

Arrivés sur le bord du lac Tramandaï, les lancions furent remis à l'eau de la même manière qu'ils avaient été embarqués; là, on leur fit les petites réparations que nécessitait le voyage, mais qui étaient si peu de chose, qu'au bout de trois jours ils étaient aptes à la navigation.

Le lac Tramandaï est formé par des eaux courantes, prenant leur source sur le versant oriental de la chaîne des monts *do Espinasso*; il s'ouvre sur l'Atlantique, mais à si peu de profondeur, que dans les grandes marées seulement cette profondeur atteint quatre ou cinq pieds.

Ajoutons à cela que sur cette côte, ouverte de toutes parts, presque jamais la mer n'est calme, mais qu'elle est, au contraire, la plupart du temps orageuse.

Le bruit des brisants qui bordent la côte, et que les marins appellent *des chevaux*, à cause de l'écume qu'ils font voler autour d'eux, s'entend à plusieurs milles à l'intérieur, et souvent est pris pour le mugissement du tonnerre.

## XXI

### DÉPART ET NAUFRAGE.

Prêts à partir enfin, nous attendîmes l'heure de la marée haute, et nous nous aventurâmes à sortir vers quatre heures de l'après-midi.

Dans cette circonstance, nous eûmes fort à nous louer de la longue habitude que nous avions de naviguer au milieu des brisants; et

malgré cette pratique, je ne saurais dire aujourd'hui par quelle audacieuse plutôt qu'habile manœuvre nous parvînmes à mettre nos deux bâtiments dehors, quoique nous eussions, comme je viens de le dire, choisi l'heure où la marée était pleine; la profondeur nous manquant partout, ce fut à la nuit tombante seulement que nos efforts aboutirent et que nous jetâmes l'ancre dans l'Océan, au delà de ces brisants furieux, dont la rage semblait s'augmenter de voir que nous leur échappions.

Notons ici que jamais, avant les nôtres, aucun bâtiment n'était sorti du lac de Tramandaï.

Vers les huit heures du soir, nous levâmes l'ancre et nous nous mîmes en route.

Le lendemain, à trois heures du soir, nous étions naufragés à l'embouchure de l'Aseringua, fleuve qui prend sa source dans la Sierra ou Espinasso, et qui se jette à la mer dans la province de Sainte-Catherine, entre les Tours et Santa Maura.

Sur trente hommes d'équipage, seize étaient noyés.

Disons comment cette terrible catastrophe s'accomplit.

Dès le soir, et dès le moment de notre départ, le vent du midi menaçait déjà, amassant les nuages et soufflant avec violence. Nous courûmes parallèlement à la côte; le *Rio-Pardo* ayant, comme je l'ai dit, une trentaine d'hommes à bord, une pièce de douze sur pivot, une quantité de coffres, une multitude d'objets de toute espèce, tout cela par précaution, ne sachant pas combien de temps nous garderions la mer, quel rivage nous toucherions et quelles seraient les conditions dans lesquelles nous toucherions ce rivage au moment où nous nous dirigeons vers un pays ennemi.

Le navire se trouvait donc surchargé; aussi, souvent était-il entièrement couvert par les vagues, qui, de minute en minute, croissaient avec le vent et quelquefois menaçaient de l'engloutir. Je décidai donc de m'approcher de la côte, et, si la chose était possible, de prendre